

## LA FÊTE

Chaque année, le premier dimanche d'octobre, on célébrait la fête du village, à la Saint Léger, patron de la paroisse.

C'était l'occasion pour les familles, de se réunir et de festoyer ensemble autour d'une bonne table préparée depuis plusieurs jours. La table du « poêle » déployée et équipée de ses allonges, était recouverte de la grande nappe blanche brodée et ornée de dentelle. On sortait la vaisselle de porcelaine, le service de couverts en métal argenté et les verres à pied offerts par la marraine en cadeau de mariage. Une table à part était dressée pour les enfants. On avait invité « à dîner » les parents proches, oncles, tantes, cousines et cousins ...

Après les palabres et les salutations habituelles à la sortie de la messe, les convives prenaient place à leur gré autour de la table dans un brouhaha de conversations bruyantes. Le maître de la maison servait son appellation contrôlée « vin bouché » et l'on commençait le repas avec une bonne assiettée de bouillon de pot au feu (enne bouenne soupe de bue) que l'on savourait en claquant la langue (cet fâ du bie'n). Venait ensuite, en entrée, le plat de charcuterie maison : pâté, jambon, saucisson, grelotte ... La viande de bœuf du pot au feu et les légumes précédaient le « poulot » venant de la basse-cour, chacun venant ses recettes d'élevage et de préparation. Au fromage, à coté d'un camembert à point on trouvait le traditionnel bol de cancoillotte et une bonne scarole du jardin.

Il fallait faire honneur à la cuisinière en appréciant avec délices les gâteaux qu'elle avait confectionnés elle-même : biscuits de Savoie, tartés aux pommes ou aux « blouches », galettes, salades de fruits, œufs à la neige ...

Les estomacs bien garnis, les discussions, entrecoupées de rots sonores, s'animaient. Certains même, un peu échauffés, quittaient la cravate (y enlève met grévotte), pour entamer une chanson grivoise dont ils perdaient les paroles en cours de route. D'autres somnolaient discrètement.

Les enfants sortis depuis longtemps, venaient solliciter quelques pièces de monnaie pour aller à la fête où un forain habituel (Ponsot) tenait une « blanque » où il vendait bonbons, nougats, pistolets, amorces, bouchons, pétards et toute sorte de pacotille.

Après avoir arrosé le café d'une bonne « goutte » (elle au bouenne) les hommes quittaient la table pour aller faire un tour « sur la fête ». On allait voir le jeu de quilles (et jeu à gueilles) ou chez la mère Millot, où le piano mécanique débitait inlassablement son lot de vieilles rengaines pour animer la danse de quelques couples à la recherche de cadence. On passait au bal monté sur la place où un orchestre de jeunes musiciens du village entraînait les premiers danseurs.

On revenait à la maison, assurer rapidement les soins au bétail dans les écuries avant de reprendre place autour de la table pour le repas du soir. La fête se terminait fort tard dans la nuit et chacun regagnait péniblement son domicile après un dernier « Et l'an nâ que vie'n »

Le pèlerinage de Sainte Anne, le 26 juillet, offrait également une occasion propice aux rassemblements familiaux dans une ambiance festive. Certains « pèlerins » étaient sans doute davantage motivés par la perspective d'un bon repas que par la dévotion à Sainte Anne.

« Et fau profita da occasions de se rajouï »